

## A Firm Balance: Questions d'équilibre et rapport de force dans les représentations des lit- tératures anglophone et francophone du Canada

L'étude des discours critiques portant sur la relation entre les littératures canadiennes d'expression anglaise et d'expression française révèle une présence importante d'emblèmes et de symboles chargés de représenter cette relation. Exprimant les positions, les présupposés et les aspirations propres à chaque ensemble discursif, ces figures symboliques mettent en scène un rapport de force qu'elles contribuent d'ailleurs à façonner.

Issus d'abord des études en littérature comparée canadienne, ces emblèmes ont exprimé un idéal égalitaire fort louable mais très éloigné de la réalité. Avec l'élaboration d'un discours critique et théorique sur la traduction littéraire canadienne à la fin des années quatre-vingt, les façons de représenter la dynamique des échanges entre les littératures anglophone et francophone mettent en lumière un autre type de relation. Délaissant l'analyse des différences et des ressemblances entre les répertoires, ce discours donne à voir un rapport de force avoué entre littératures majoritaire et minoritaire, un rapport dont les enjeux sont de taille puisqu'il s'agit de donner sa propre voix et sa propre langue à la parole de l'autre.

L'étude qui suit propose d'examiner les symboles et désignations attribués aux littératures anglophone et francophone du Canada par la littérature comparée canadienne en premier lieu et, par la suite, dans le discours portant sur la traduction littéraire en contexte canadien. Issus en grande partie du discours critique anglophone, ces emblèmes sont peu connus des francophones, pour qui ils ne constituent pas une tradition cri-

tique. Par conséquent, cette étude invite un lectorat francophone à prendre connaissance d'une activité emblématique importante au Canada anglais et fort révélatrice des perceptions et des conceptions qui contribuent à définir les littératures écrites dans les deux langues officielles du Canada.

### **Solitudes en équilibre**

Dans "Canada's Two Literatures: A Search for Emblems" (1979) et dans l'ouvrage intitulé *All the Polarities: Studies in Contemporary Canadian Novels in French and in English* (1986), Philip Stratford propose une étude des emblèmes attribués aux littératures anglaise et française du Canada depuis environ un siècle. Dans cet article, qui me servira de point de départ, Stratford cite Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, éducateur, homme de lettres et homme politique québécois qui, en 1876, déplorait le manque d'échange entre ce qu'il appelle alors les "deux races" (335). Chauveau compare cet état social à l'escalier du château de Chambord, "construit de manière que deux personnes puissent monter en même temps sans se rencontrer" (335):

Anglais et français [sic], nous montons comme par une double rampe vers les destinées qui nous sont réservées sur ce continent, sans nous connaître, sans nous rencontrer, ni même nous voir ailleurs que sur le palier de la politique.

Socialement et littérairement parlant, nous sommes plus étrangers les uns aux autres de beaucoup que ne le sont les Anglais et les Français d'Europe. (335)

Selon Stratford, cette vision plutôt pessimiste était compensée par l'enthousiasme d'un William Kirby qui, dans son roman *The Chien d'Or: A Legend of Quebec*, publié à Montréal en 1877, exprimait le souhait de voir "the two glorious streams of modern thought and literature united in New France, where they have run side by side to this day—in time to be united in one grand flood stream of Canadian literature" (268).

Au milieu du siècle suivant paraît à Toronto le roman de Hugh MacLennan dont le titre, *Two Solitudes* (1945), deviendra l'emblème consacré de la relation entre les cultures anglaise et française du Canada. L'auteur commente le titre de l'ouvrage en lui faisant porter en épigraphe ces vers de Rainer Maria Rilke: "Love consists in this, / that two solitudes protect, / and touch, and greet each other." Ici, la métaphore évoque le rapport amoureux unissant un couple. Dans sa préface, MacLennan apporte ces précisions sur les désignations employées dans l'ouvrage:

No single word exists, within Canada itself, to designate with satisfaction to both races a native of the country. When those of the French language use the word Canadien, they nearly always refer to themselves. They know their English-speaking compatriots as Les Anglais. English-speaking citizens act on the same princi-

ple. They call themselves Canadians; those of the French language French-Canadians.

Suivant la logique des désignations attribuées aux deux groupes linguistiques, les oeuvres littéraires écrites dans l'une ou l'autre langue appartiennent à ce qu'on appelle alors les littératures canadienne-anglaise et canadienne-française, désignations qui se sont imposées depuis que la Loi constitutionnelle de 1867 a reconnu la coexistence des deux langues au sein de la fédération canadienne.<sup>1</sup> La figure des "deux solitudes" s'imposera autant en français qu'en anglais et elle donnera lieu à de nombreuses reprises qui vont témoigner de l'évolution du couple en question dans le discours critique littéraire.<sup>2</sup> Ce qu'il faut retenir de la métaphore inaugurée par MacLennan, c'est qu'elle exprime des vœux de rapprochement qui vont devenir un important leitmotiv au sein d'un discours critique occupé à démontrer que "les deux littératures nationales du Canada [...] ont suivi une évolution parallèle et qu'elles ont plus de caractères communs qu'on ne le croit habituellement" (Sylvestre et al., v).

Dans cette foulée émerge en 1965 un symbole géographique qui marquera profondément la critique littéraire canadienne-anglaise. Il s'agit de ce que Northrop Frye appelle "a garrison mentality" et qu'il décrit en ces mots: "a garrison is a closely knit and beleaguered society, and its moral and social values are unquestionable" (830). Selon Frye, c'est une attitude commune aux deux littératures puisque "Canada has two languages and two literatures, and every statement made in a book like this about 'Canadian literature' employs the figure of speech known as synecdoche, putting a part for the whole. Every such statement implies a parallel or contrasting statement about French-Canadian literature" (*Literary History* 823).

À la même époque, du côté francophone, la double spirale de Chauveau a cédé le pas à l'antagonisme spatial dessiné par Jean-Charles Falardeau dans *Notre société et son roman* (1967). Il explique: "La littérature canadienne-anglaise, selon ses critiques, est tendue selon un axe horizontal: la relation homme-milieu ou homme-société. Pour le critique de langue française, l'axe de sa littérature est, à l'inverse, vertical: il est donné par la relation homme-destin ou homme-absolu" (58). Cette représentation antagonique n'est sans doute pas étrangère à l'esprit de la Révolution tranquille, le mouvement d'émancipation qui emporte alors le Québec vers l'affirmation d'une identité culturelle spécifique.

Malgré la divergence des points de vue adoptés par Frye et Falardeau, les dénominations auxquelles ils ont recours pour désigner les littératures

relèvent toujours du principe voulant qu'elles aient en commun d'être canadiennes et se distinguent par la langue. C'est un principe dénominatif que Clément Moisan analyse dans *L'âge de la littérature canadienne* (1969):

Le Canada comprenant deux langues et deux cultures, l'expression littérature canadienne ne peut jamais recouvrir toute la réalité. Il faut toujours ajouter une épithète et former un adjectif composé: canadienne-anglaise, canadienne-française ou encore, ce qui semble plus juste, dire littérature canadienne d'expression anglaise ou d'expression française. On va même jusqu'à inverser les termes: anglo-canadienne, franco-canadienne. (17)

Déplorant la lourdeur de cette terminologie, Moisan précise que les auteurs ont en général "adopté une solution très simple: selon qu'ils sont Canadiens français ou Canadiens anglais, l'expression littérature canadienne désigne les oeuvres écrites dans leur propre langue" (18). On retrouve ici une attitude analogue à celle décrite auparavant par MacLennan. Dans son étude, qui a comme intention de "démontrer la parenté des deux littératures canadiennes" (*L'âge de la littérature* 13), Moisan leur reconnaît une problématique commune, celle d'être marginale et de devoir "résoudre des problèmes de croissance avant d'atteindre à [leur] pleine maturité" (163). Si, à l'instar de Moisan, les critiques s'astreignent à examiner les fondements et la portée des désignations auxquelles ils ont recours pour nommer les ensembles littéraires anglais et français du Canada, c'est que ces désignations sont devenues le symbole d'enjeux littéraires et politiques importants.

Dans le climat d'effervescence et de changement que connaît le Québec des années soixante, la question identitaire est au centre des préoccupations et on interroge la pertinence d'une désignation qui attribue le même dénominateur à chaque littérature. Représentative de ce mouvement, auquel elle a fortement contribué, la revue *Parti Pris* (1963-1968) publie en 1965 un numéro intitulé "Pour une littérature québécoise," dont Pierre Maheu décrit le sujet en ces termes: "nous pensons que la 'littérature canadienne d'expression française' [. . .] est morte, si jamais elle a été vivante, et que la littérature québécoise est en train de naître" (2). Selon les auteurs, ce déplacement prend des sens divers: pour Laurent Girouard, "[l]a littérature québécoise prend possession du pays, de l'enfance, de la modernité" (11). André Major y fait l'expérience de la liberté devant "un passé qui nous écrase" (16) et à partir duquel il faut découvrir "le sens de notre vérité propre" (17). Dénonçant sa "situation dans ce pays, qui est [s]a réduction au regard de l'altérité anglo-canadienne" (27), Gaston Miron affirme que la "littérature ici [. . .] existera collectivement [. . .] le jour où elle prendra

place parmi les littératures nationales, le jour où elle sera québécoise” (30). De son côté, Paul Chamberland conçoit le “malheur canadien-français” (38) comme “un universel qui consacre notre folklorisation” (38), pendant que Jacques Brault convie la littérature “à aller de l’avant par ses moyens propres et [à] projeter pour tous les hommes cette liberté que nous ne sommes pas encore” (51).<sup>3</sup> Ce déplacement onomastique prend donc racine dans un discours qui affiche ses orientations indépendantistes, ce qui a pour effet d’investir le nouveau qualificatif d’un fort coefficient politique. Cette reconfiguration des désignations attribuées à chaque ensemble littéraire met en évidence leur caractère politique, ce qu’a éloquemment démontré Cynthia Sugars dans l’article qu’elle consacre aux façons dont la critique littéraire canadienne conçoit les deux littératures et aux prises de position politiques que recouvrent les désignations employées.<sup>4</sup>

Dans le contexte de l’époque, le recours au qualificatif “québécois” pour désigner la littérature produite en français au Québec offre l’avantage de représenter cette littérature sous un angle majoritaire, puisque le français est au Québec la langue de la majorité. Par conséquent, on renverse ainsi l’effet d’une dénomination fondée sur la langue au sein d’une fédération bilingue où le français occupe une position minoritaire. Cela a toutefois pour résultat d’exclure les oeuvres issues des communautés francophones canadiennes non québécoises, qui occuperont désormais le champ sémantique désigné par l’appellation “littératures canadiennes-françaises.” Les littératures dites “canadiennes-françaises” vont toutefois emboîter le pas et se doter de désignations qui mettent l’accent sur leur particularisme en se qualifiant de franco-terreneuvienne, acadienne, franco-ontarienne, franco-manitobaine, fransaskoise, franco-albertaine, franco-colombienne, franco-ténoise et franco-yukonnaise,<sup>5</sup> constituant ainsi des ensembles littéraires distincts dont le trait commun serait une condition d’exigüité.<sup>6</sup>

Ces glissements définitoires se sont faits graduellement de telle sorte que la désignation “littérature québécoise,” née de la Révolution tranquille et mise de l’avant au cours des années soixante, est maintenant d’usage courant et s’est délestée de la connotation idéologique associée au projet politique qu’elle exprimait il y a trente ans. C’est ce qui incite Pierre Nepveu à en questionner le sens: “[. . .] cette appellation ne recouvre plus rien d’essentiel ou de substantiel, [ce] qui pourrait nous entraîner à parler désormais, avec un certain à-propos, d’une littérature post-québécoise” (14). D’autre part, la littérature écrite en langue anglaise au Canada a continué de se définir comme canadienne-anglaise ou canadienne, selon le

désir des auteurs de distinguer ou non les corpus écrits dans chaque langue.

Si les emblèmes anglais et français s'attachaient auparavant à relever les points communs entre les littératures tout en insistant sur la distance qui les séparait et leur isolement respectif, les événements de 1970 inciteront les critiques anglophones à mettre de l'avant une symbolique du rapprochement pendant qu'on se fera silencieux du côté francophone. Comme le fait remarquer Clément Moisan:

[a]lors qu'avant cette date on traitait des deux littératures par hasard ou accident et qu'on faisait porter l'attention sur leur existence et surtout sur leur ignorance réciproque, après 1970 on semble vouloir élucider le pourquoi de cette ignorance et rechercher des points de ressemblances ou de dissemblances qui seraient révélateurs de leur situation de littératures marginales. (*Comparaison et raison* 114)

Dans cette veine, s'élabore une réflexion sur le lien entre les littératures qui privilégie d'abord la recherche de thèmes et de mythes fondateurs communs. Après avoir fondé en 1969 la revue de traduction littéraire *Ellipse*, dont le titre est une figure géométrique courbe comprenant deux centres de force égale qui représentent les deux littératures jointes en un objet unique, D.G. Jones publie *Butterfly on Rock: A Study of Themes and Images in Canadian Literature* (1970). Il y soutient que le développement de la littérature canadienne, incluant celle du Québec, va d'une condition d'exil et d'aliénation vers la redécouverte et l'affirmation d'une identité propre. Deux ans plus tard, Margaret Atwood fait paraître *Survival: A Thematic Guide to Canadian Literature*, une étude dans laquelle "Canada is a collective victim" (36) dont les fictions dans les deux langues officielles ont pour préoccupation centrale la survie de héros en position de victimes. Tel que l'indiquent leurs titres, ces études, à l'instar de celle de Frye, traitent de la littérature francophone en tant qu'élément constituant du grand ensemble littéraire canadien.

Poursuivant la réflexion amorcée dans l'article "Twin Solitudes" (1967) où Ronald Sutherland attribue aux deux littératures "a common national mystique, a common set of conditioning forces, the mysterious apparatus of a single sense of identity" (22), l'ouvrage *The New Hero: Essays in Comparative Quebec/Canadian Literature* (1977) propose un symbole connu sous le nom de "mainstream" et décrit ainsi: "the mainstream of Canadian literature [. . .] is a matter of sphere of consciousness, an author's awareness of and sensitivity to fundamental aspects of both major language groups in Canada and of the inter-relationships between these two groups" (94). Ici,

la métaphore fait écho au vœu exprimé presque cent ans auparavant par Kirby, une aspiration qu'on a dotée déjà de quelques fondements thématiques.

A la fin des années soixante-dix et dans la décennie qui suivra le Référendum de 1980, on s'intéressera davantage à ce qui distingue chaque littérature tout en insistant cependant sur le lien indivisible qui les unit. Le principe emblématique du parallélisme connaît alors son apogée. Dans l'article "Canada's Two Literatures: A Search for Emblems" (1979), Stratford soutient que "[i]n Canada, literatures in French and in English have grown up side by side in roughly parallel fashion as far as their rhythms, types, and conditions of development are concerned" (131). Pour parler de ces littératures, Stratford utilise plusieurs dénominations et, dans le même article, parle des "Quebec and English-Canadian novels" (135) à partir d'un corpus représentant "[t]he English-Canadian novel" et "[t]he French-Canadian novel" (135). On évite donc ici de trancher en faveur de l'une ou l'autre dénomination.

Dans cet article, Stratford conteste la valeur du "mainstream" de Sutherland, de la "vertical-horizontal or separatist theory" de Falardeau et de l'ellipse de Jones en tant que symboles du rapport entre les deux littératures et propose plutôt un emblème emprunté à la génétique: la figure du "double helix which proved to contain the secret of life" (138). Il explique ce choix en mettant l'accent sur deux propriétés importantes des lignes parallèles. En premier lieu, elles ne se rencontrent jamais, si ce n'est dans l'infini: "the two literatures have developed quite independently. There has been next-to-no sharing of experience on critical, cultural or creative levels" (132). Ensuite, les parallèles ne peuvent exister qu'en se définissant l'un par rapport à l'autre: "one parallel fixes and defines the other" (137). Ainsi, conclut Stratford, les parallèles géométriques ou littéraires, bien qu'ils ne se rencontrent jamais, agissent l'un sur l'autre dans un rapport de nécessité symétrique et réciproque.

Jugeant les modèles précédents insensibles à la fragile complexité du rapport entre les deux littératures, E. D. Blodgett propose en 1982 de représenter ce rapport en empruntant le titre d'un recueil de poèmes de Paul Celan, *Sprachgitter*. Il explique ainsi son choix: "A Gitter is a lattice-work fence, a grid of interwoven strands whose common threads relate and distinguish, but do not unify. The grid divides according to language, distinguishes according to culture, history, and ideology" (33). Résolument opposé aux symboles unificateurs, Blodgett insiste sur la nécessité de préserver un plu-

ralisme qui est à la fois source de fragilité et de vitalité pour le Canada. C'est un pluralisme dont, selon lui, ne rendent pas compte les recherches en littérature comparée canadienne, trop souvent restreintes à des études binaires Canada/Québec et mal équipées au niveau méthodologique pour effectuer la comparaison avec d'autres littératures. Blodgett soulève aussi la question fort pertinente de l'idéologie inhérente à toute théorisation:

What we have been reluctant to assert is not only that literary theory is ideological, but that any literary theory that tries to resolve the problems of nation-states that are at least bilingual in an official sense must be clear about its ideology. A bicultural policy, of course, always implies a central question, namely, whose culture, and this question is always answered by the dominant group. (32)

Dans l'article "Our Two Cultures," publié en 1984, Patricia Smart déplore l'hégémonie des approches thématiques ou sociologiques de la critique comparative canadienne et rejette les emblèmes existants. Elle commente les représentations du rapport entre les deux cultures dans les œuvres de Hubert Aquin, Margaret Atwood et Jacques Godbout en insistant sur l'inégalité des langues officielles canadiennes et la spécificité de chaque tradition littéraire. Inspirée par la vitalité du dialogue et des échanges amorcés à la fin des années soixante-dix entre les écrivaines et les critiques canadiennes francophones et anglophones, Smart suggère alors de concevoir le rapport entre les deux cultures selon un modèle tiré d'un texte de Nicole Brossard, "La femme dos à dos." Elle explique:

Brossard's striking image of two women standing back to back [. . .] is one of touching but not of fusion, of separate identities respected and shared as both partners look not at each other, but—supporting each other—out to the world. Transposed, it becomes an image of two nations and two projects, an adjacent but not common space, a border shared in which both cultures find strength in difference. (17)

Tout comme le *sprachgitter* de Blodgett, l'emblème retenu par Smart propose d'illustrer le rapport entre les deux systèmes culturels et littéraires à l'aide d'un emprunt linguistique fait à l'allemand dans le premier cas et au français dans le second. Témoignant d'une volonté de prendre l'altérité linguistique en compte et de transgresser les frontières de la langue anglaise, le recours à des termes allemand et français comme matériau emblématique atteste aussi de l'assurance d'une langue dominante qui ne se sent nullement menacée par ces emprunts à des langues étrangères.

S'inspirant de l'emblème de Stratford, qu'elle modifie afin de dé-polariser les deux littératures, Cynthia Sugars suggère un nouvel emblème qu'elle inclut dans le titre de son article "On the Rungs of the Double Helix:



Theorizing the Canadian Literatures” (1993). Elle propose alors de concevoir les littératures non pas comme si chacune d’elle composait un des rubans parallèles de la double hélice mais plutôt comme si elles étaient réparties de façon analogue aux séquences génétiques elles-mêmes le long d’une chaîne: “in contiguous or split intervals depending on where the critic chooses to slice it at any given time” (39).

### **A Firm Balance**

Dans cette abondante activité emblématique pratiquée par les comparatistes canadiens quelques recoupements s’imposent. Ce qui frappe, en premier lieu, c’est la prédilection de la critique anglophone pour ce genre d’exercice. Poursuivant la réflexion de Blodgett, on pourrait voir dans cette pratique une prédisposition du groupe dominant à non seulement témoigner de l’existence d’un rapport entre les cultures, mais aussi à le sonder pour en imposer une lecture que l’emblème est chargé d’illustrer. En second lieu, on peut observer dans plusieurs de ces symboles la récurrence d’un présupposé qui leur sert de prémisse. Explorant ce qu’ont en commun les doubles escaliers en spirale de Chauveau et l’ellipse de Jones, les parallèles de Stratford, le treillis de Blodgett et la femme dos à dos de Smart, Margery Fee constate: “What these images figure is equality and difference at the same time, sometimes with the addition of a kind of abstract interdependence. English and French in Canada are ‘equal partners’ in these metaphors” (5). On pourrait en dire autant des métaphores voulant que les deux littératures évoluent au rythme d’une “garrison mentality” commune et qu’elles se rejoignent dans un “mainstream” littéraire réunissant “both major language groups.” Toujours selon Fee, ce présupposé serait peu représentatif d’une réalité où “anglo-Canada has most of the territory, most of the population, and most of the votes in the House” (5).

Que les symboles fondés sur ce présupposé soient l’expression d’un idéal souhaité n’empêche pas qu’ils aient pour effet d’évacuer une réalité pourtant fondamentale: la relation qu’entretiennent les littératures en question est un rapport de force marqué par l’inégalité des langues officielles du Canada.<sup>7</sup> Concevoir que le rapport entre les littératures canadiennes anglophone et francophone puisse reposer sur l’égalité ne peut être qu’une illusion d’optique inhérente à la position occupée dans l’équation. D’un point de vue anglophone et majoritaire, il est aisé de concevoir l’égalité comme acquise et allant de soi. Fort de la position qu’on occupe, on prône un équilibre illusoire entre deux littératures qui sont loin d’avoir le même

poids en termes de territoire, de nombre et de moyens. On pourrait concevoir cette symétrie forcée comme un état de “firm balance,” une sorte d’équilibre imposé dans lequel on maintient les deux littératures. C’est une fausse conception dans laquelle les francophones ne se reconnaissent pas. Confrontés de façon quotidienne et factuelle à une toute autre réalité, ils vont plutôt se dissocier d’un discours où est occultée une asymétrie qui fait pourtant toute la différence. La réelle inégalité du rapport de force entre les littératures française et anglaise du Canada s’affiche toutefois quand on se déplace vers le territoire de la traduction littéraire, autant dans la façon dont on la pratique que dans les discours critiques qu’elle alimente.

### **L’épreuve de la traduction**

Lieu de rencontre et d’interpénétration des littératures qu’elle met en contact, la traduction est façonnée par le rapport qu’entretiennent ces littératures. Plus qu’un regard qu’on pose sur l’autre, le texte traduit propose une substitution de sa langue et de sa voix à celles de l’autre. Cette commutation ne va pas sans aménagements qui agissent en profondeur sur le texte traduit. Puisqu’il est impossible de reproduire exactement le texte original, les moyens linguistiques de chaque langue n’étant pas identiques et interchangeable, on doit faire des choix qui privilégient nécessairement certaines interprétations. Ces choix doivent en outre s’inscrire dans un contexte social, culturel, historique et politique qui donne au texte des valences autres que celles du contexte d’origine, ce qui demande aussi des ajustements. Enfin, la traduction est le produit d’un agent qui fait une lecture subjective d’une œuvre et en propose une interprétation informée par les rapports conscients et inconscients qu’entretient le sujet traduisant avec le texte et le contexte sources. En fin de parcours, le texte traduit porte les marques d’une lutte dont le résultat est la représentation de l’autre par et à travers soi. Il s’agit donc ici d’un rapport de force avoué dans ce qui se présente comme une joute identitaire.

Activité auparavant discrète, la traduction littéraire prend vraiment son envol avec la création du programme de Subvention de traduction du Conseil des arts du Canada en 1972, lequel a pour mission d’encourager le dialogue et l’échange entre les communautés anglophone et francophone du Canada à une époque où leur relation est particulièrement tendue. Le programme est d’ailleurs exclusif: on ne subventionne que les traductions d’œuvres canadiennes d’une langue officielle à l’autre. Selon l’étude menée par Ruth Martin sur l’impact de ce programme de 1972 à 1992, il y avait en

1977, soit cinq ans après sa fondation, presque deux fois plus de livres traduits que dans toute l'histoire de la traduction au Canada (54). Fait à souligner, alors qu'on s'attendrait à ce que la minorité francophone emprunte en plus grand nombre à la majorité anglophone qui, en principe, a plus à offrir, c'est l'opposé qui se produit. Ce phénomène est particulièrement marqué dans le domaine du théâtre puisque 60 des 62 traductions théâtrales recensées par Martin sont des oeuvres francophones traduites en anglais. Cette nette différence dans le nombre d'emprunts s'explique de plusieurs façons.

Avec la canonisation du joual comme langue littéraire québécoise en 1968, le théâtre devient un haut lieu d'affirmation identitaire et se voit chargé de faire résonner sur la place publique une langue qui se distingue par sa spécificité orale. Grâce à cette nouvelle norme linguistique, l'écriture théâtrale franco-québécoise connaît un essor sans précédent. Dans cette foulée va s'ouvrir le marché de la traduction théâtrale puisque les pièces étrangères, qui devaient auparavant passer par la France, sont désormais traduites sur place dans une langue locale populaire. Toutefois, on privilégie alors les prestigieux répertoires britanniques et américains plutôt qu'un répertoire canadien qui suscite peu d'intérêt et qui est encore bien timide. Les pièces traduites ne sont donc pas admissibles au programme de traduction du Conseil des arts.

Si on s'intéresse peu au répertoire du Canada anglais, ce n'est pas uniquement par indifférence ou par méfiance. A cette époque, le théâtre canadien-anglais emprunte massivement aux répertoires britannique et américain qui lui servent de modèles et s'investit peu dans la création. Il faut attendre la mise en place du réseau des "alternative theatres" dans les années soixante-dix pour que commence à se constituer un répertoire canadien-anglais auquel on empruntera volontiers à partir de 1980. Ainsi, il n'y aura pas moins de six pièces canadiennes-anglaises produites en traduction au Québec entre 1980 et 1983, soit l'équivalent de toute la décennie précédente.

Pour ce qui est du programme d'appui à la traduction du Conseil des arts, il semble donc qu'il ait surtout contribué à la traduction du répertoire français en anglais par des traducteurs chargés d'établir des ponts entre les deux cultures. Comme le fait remarquer Kathy Mezei, "[s]ince the 1950s, particularly in the context of the Quiet Revolution, the 1970 October Crisis, and the rise of the Parti québécois, English-Canadian translators have proclaimed a political mission to 'bridge' the two solitudes" ("Translation as Metonymy" 88). Dans la ferveur nationaliste qui accompagne les célébra-

tions du Centenaire de la Confédération au Canada anglais, la métaphore du pont, déjà présente dans le discours portant sur la traduction, est mise à l'honneur et connaîtra une longue carrière. Dans les textes anglophones, la traduction littéraire se voit alors attribuée la mission d'offrir "a possible bridge over the gap of language between English and French Canadian writing" (Dudek et Gnarowski, cités dans Mezei "Translation as Metonymy" 89).

Employée, entre autres, par Louis Dudek et Michael Gnarowski en 1967, par John Glassco en 1970 et par G.V. Downes en 1973 pour présenter la poésie en traduction (Mezei 89), cette figure sera reprise par Philip Stratford en 1983 pour le titre de l'article, "Literary Translation: A Bridge Between Two Solitudes." Par la suite, elle apparaîtra dans l'intitulé bilingue de l'ouvrage de Jean Delisle *Au coeur du trialogue canadien: Bureau des traductions 1934-1984/Bridging the Language Solitudes: Translation Bureau 1934-84*. Il est à noter ici que la métaphore n'est conservée que pour la version anglaise du titre. Alors qu'on invite les anglophones à une cordiale rencontre des solitudes linguistiques, le titre français insiste sur le rôle de la traduction comme tiers agent nécessaire au procès de communication, une communication plutôt singulière du reste puisqu'on doit la désigner par un néologisme. Mezei empruntera à son tour l'image du pont pour l'article intitulé "A Bridge of Sorts: The Translation of Quebec Literature into English" (1985), dans lequel elle conçoit la traduction comme une des rares formes d'interaction entre les écrivains anglophones et francophones, lesquels demeurent le plus souvent isolés dans une indifférence mutuelle. Sherry Simon questionne toutefois la représentativité de cette vision de la traduction comme agent de fraternisation:

Too closely associated with humanistic ideals of transparence and tolerance, too obviously linked to the political sphere (the final resting place of language issues in Canada), the subject of translation for a long time conjured up pious images of bridges and brotherhood, clearly out of sync with the realities of Canadian cultural politics. ("Rites of Passage" 96)

Il faut dire que la figure du "pont" offert par la traduction, chère aux anglophones, ne suscite pas le même enthousiasme de l'autre côté de la rive, où la traduction est perçue comme un symbole de domination politique et un agent d'assimilation linguistique.

Dans le contexte politique canadien, où les rapports de force sont intimement liés à la dualité linguistique, la traduction et son discours se chargent nécessairement de fortes connotations politiques. Selon Larry Shouldice,

non seulement elles n'échappent pas au politique, elles en sont les outils. Dans l'étude qu'il consacre au programme de Subvention de traduction du Conseil des arts, Shouldice soutient que le succès relatif de la traduction vers l'anglais ne peut s'expliquer uniquement par les arguments habituels voulant que le dynamisme de la littérature québécoise des années soixante et soixante-dix attire l'attention, même à l'étranger, que les Canadiens français sachent lire l'anglais et qu'ils achètent moins de livres que les Canadiens anglais. Il maintient plutôt que "much of English Canada's interest in Quebec literature stems from a political impulse, and that this helps explain the relative proliferation of translations from Quebec. As Hubert Aquin might have expressed it, literary translation in our federal system is a form of cultural appropriation" (80). Shouldice exprime ainsi les motivations politiques auxquelles obéirait la traduction littéraire au Canada à cette époque:

It is not uncommon, I think, for English Canadians to view translation as a means of fostering national unity; and while this is no doubt true of some French Canadians as well, one senses in the latter a more pronounced impulse to intelligence gathering for strategic defence purposes: "love thy neighbour" on the one hand, and "know thy enemy" on the other. (75)

Il ne faut pas s'étonner, en effet, que la fonction et les enjeux de la traduction littéraire puissent être perçus de façons fort divergentes de part et d'autre. Cette activité qu'on voudrait conviviale du côté anglophone suscite une grande méfiance chez les francophones pour qui elle a incarné, dès le début du régime britannique, la nette supériorité hiérarchique de l'anglais par rapport au français. Selon Ben-Zion Shek,

les documents-clés de l'histoire du Canada, tels la Proclamation royale de 1763, l'Acte de Québec, l'Acte constitutionnel, le rapport Durham, l'Acte de l'Union, l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, le Statut de Westminster, ainsi que les textes des deux référendums sur la conscription, ont été rédigés d'abord en anglais puis *traduits* en français [. . .]. La traduction à sens unique a reproduit les rapports réels dominants-dominés de la conjoncture militaire, en premier lieu, puis et par conséquent, politique et économique. (111)

Cela fait en sorte que la traduction française d'œuvres littéraires canadiennes-anglaises est ressentie selon Shek "à la fois comme une menace et comme une perte d'efforts dans une entreprise marginale, du point de vue de la lutte pour la survie d'une langue et d'une culture minoritaires" (112). Pour les francophones, la monumentale activité de traduction par laquelle doit passer le bilinguisme canadien ne fait pas que mettre en relief la

diglossie des langues officielles du Canada, elle porte aussi préjudice au français, langue d'arrivée constamment soumise à l'influence de la langue de départ qu'est l'anglais. Selon Sherry Simon, les effets néfastes de la traduction sur la langue française forment un leitmotiv important au Québec où, devenue "[t]opique de la défaillance, rappel de l'obligation dans laquelle le Québec se trouve par rapport à autrui, la traduction est souvent un sujet pénible" (*L'inscription sociale* 31).

C'est dans le climat de grande tension linguistique du début des années soixante-dix que Jacques Brault entreprend de traduire des poètes canadiens-anglais et publie, en 1975, le recueil intitulé *Poèmes des quatre côtés*, dans lequel il expose une conception de la traduction fort inusitée au Québec pour l'époque. En la dégageant de sa responsabilité d'imiter, elle pourrait, selon lui, acquérir une certaine autonomie créatrice dont bénéficierait la langue d'arrivée, "suspendue entre deux certitudes maintenant problématiques, langue qui reconnaît alors sa difficulté d'être. Et sa raison d'être. Une langue qui se refuse à pareille épreuve est d'ores et déjà condamnée" (15). L'argument habituel voulant que la traduction porte préjudice à la langue cible exposée aux influences de la langue source se trouve ici renversé, ce qui a pour effet de réhabiliter une activité souvent jugée douteuse, comme le souligne le traducteur au début de son ouvrage: "Les clefs de la traduction appartiennent aux puissants. S'il n'y a pas de langue mondiale, il y a des langues colonisatrices" (16). Cette vision salutaire du traduire qu'il propose alors, Brault suggère de la nommer: nontraduction (15-34). Ainsi donc, lors même qu'elle désigne une activité constructive, chose rare au Québec, la traduction se voit affublée d'un préfixe de négation et ne peut prendre une valeur positive qu'en niant sa propre action.

Au niveau des procédés privilégiés, l'étude que fait Sherry Simon de la traduction littéraire pratiquée au Canada dans *Le trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise* (1994) met en relief l'opposition qui informe les représentations de l'altérité véhiculées de part et d'autre dans les textes en traduction. Selon Simon, les versions anglaises de romans québécois font preuve d'une "surconscience de la différence" et obéissent à une "visée ethnographique" (55) voulant qu'on insiste sur les marques d'appartenance culturelle au contexte source. La même tendance se manifeste dans les versions canadiennes-anglaises de plusieurs pièces de Michel Tremblay, le dramaturge le plus traduit au Canada, où on affiche l'altérité du texte source au moyen de nombreux gallicismes qui ont pour fonction d'accentuer la saveur française du texte traduit. Il suffit de penser

aux nombreuses traductions anglaises de ses pièces qui conservent le titre original français: *Les Belles-Soeurs* (1973), *Bonjour, là, Bonjour* (1975), *Surprise! Surprise!* (1975), *En Pièces Détachées* (1975), *La Duchesse de Langeais* (1976), *Trois Petits Tours* (1977), *Damnée Manon*, *Sacrée Sandra* (1981) et *La Maison Suspendue* (1992). Ces gallicismes difficilement compréhensibles pour un auditoire unilingue anglophone proposent une lecture exotique d'un texte et d'un propos que leur incommensurable altérité rendrait intraduisibles.

Pour ce qui est de la traduction française du répertoire canadien-anglais, Simon prend appui sur la recherche menée par Annie Brisset, laquelle expose la "visée identitaire" de la traduction québécoise du répertoire de langue anglaise, surtout américain et britannique, entre 1968 et 1988.<sup>8</sup> Selon Brisset, la traduction était alors chargée de mettre à distance le texte original afin de donner au texte traduit une couleur locale et lui permettre de contribuer à l'élaboration d'un répertoire québécois. Dans cette veine, il faut souligner le grand succès qu'a connu le phénomène de l'adaptation théâtrale au Québec entre 1969 et 1990 dans la traduction du répertoire canadien-anglais. Évacuant les marques d'appartenance au contexte source au profit de références géographiques et culturelles québécoises, ce mode de traduction occultait complètement le texte original canadien-anglais.<sup>9</sup> On peut donc observer un important phénomène de polarisation dans les procédés appliqués à la traduction littéraire selon le sens qu'elle emprunte d'une langue officielle à l'autre.

Avec les nombreux échanges et l'abondante traduction que pratiquent les auteures féministes francophones et anglophones canadiennes à partir de 1983, le discours sur la traduction littéraire esquisse un autre déplacement. Sans offrir d'emblème chargé de représenter les deux littératures, on met de l'avant certaines métaphores qui servent de modèles à une pratique féministe de la traduction littéraire. Dans un article intitulé "Theorizing Feminist Discourse-Translation" (1989), Barbara Godard met au point un néologisme qui conjugue les notions de transformation et de performance dans un processus de "transformance." Insistant sur la visibilité de la traductrice dans un travail de recreation du texte, cette modalité de traduction a pour effet d'inscrire le féminin dans l'ordre symbolique du langage. La traduction est donc présentée ici comme un phénomène de transformation du texte, ce qui a l'immense mérite d'échapper aux clichés voulant que le texte traduit puisse être une reproduction fidèle du texte original. Puis, signalant l'émergence de nouvelles images issues de l'échange de textes en traduction

entre les auteures féministes francophones et anglophones, Kathy Mezei met l'accent sur une figure à caractère érotique empruntée à Nicole Brossard dans un texte où il est question de “[s]a langue dans la bouche de l'autre” et qui porte le titre “French Kiss”:

The use of an English expression containing the adjective “French” to describe a sexual act in a French text is a multi-layered parody in which stereotyped perceptions of sexuality (English puritanism versus French hot-bloodedness) reflect cultural positions. (English wariness of the French difference; French alienation and subordination under the English.) This inversion of French/English also mirrors the sexual inversion of the traditional heterosexual binary male/female romance in Brossard's tale of lesbian love. (“Translation as Metonymy” 94)

La rencontre des langues envisagée ici apparaît donc dans un texte critique anglais qui s'inspire d'un texte de fiction français portant un titre anglais dans lequel figure le mot “français” en anglais. Cette mise-en-abîme témoigne non seulement de l'intrication des positions occupées par chaque littérature mais aussi des aspects ludiques et spéculaires dont l'échange est investi.

Contredisant les emblèmes décidément égalitaires mis de l'avant en littérature comparée, la traduction littéraire canadienne et le discours qu'elle engendre mettent en relief l'inégalité des deux langues officielles du Canada et l'asymétrie des ensembles littéraires qu'elles circonscrivent. Du côté anglophone, le symbole par excellence demeure le pont, par lequel on traverse aisément d'une rive à l'autre. Si l'on tient ainsi à préserver l'accès à l'autre rive, c'est que cet accès ne constitue pas une menace d'invasion. C'est aussi qu'il permet de ramener chez soi des œuvres empruntées à l'autre et chargées de le révéler de façon exacte et identique puisque le pont suppose un passage mais non une transformation. On prétend ainsi représenter l'autre sans agent ni intermédiaire qui pourrait en altérer l'image. A cet effet, le néologisme proposé par Barbara Godard rend compte du travail de la traduction de façon beaucoup plus juste puisque l'opération traduisante repose sur une transformation multiple qui agit sur l'œuvre littéraire dans ses aspects linguistiques, culturels et sociaux selon l'interprétation qu'en fait et qu'en propose la personne qui traduit.

Du côté francophone, on propose de nier une activité perçue comme néfaste en la dotant d'une désignation qui exprime un refus de reproduire l'autre ou de prétendre en offrir une image fidèle. Ici, la traduction se vit comme une épreuve dont l'issue est la mise à distance de l'autre jugé menaçant pour sa survie. Loin d'inviter à une rencontre cordiale par l'en-



tremise du pont, on invite plutôt à brûler les ponts en réfutant l'emprunt initial afin de créer une nouvelle œuvre. La traduction est ainsi dépouillée de son ancrage dans une littérature source pour être mise au service de la création dans une littérature cible.

Parce qu'elle ne fait pas que jeter un regard sur les langues et les cultures, mais les oblige à une interpénétration, la traduction est un lieu d'interaction par excellence où on peut observer les comportements et les stratégies dictées par le rapport de force propre aux langues et aux cultures qu'elle met en contact. En ce sens, la traduction littéraire est un enjeu de taille puisqu'elle est à la fois miroir et instrument d'une relation linguistique et culturelle qu'elle donne à voir en la mettant à l'épreuve.

## NOTES

*Une première version de cette étude a fait l'objet d'une communication présentée au colloque de l'Association des littératures canadiennes et québécoise, tenu à l'Université d'Ottawa en 1998. Je tiens à remercier Clément Moisan, qui a gracieusement accepté de lire et de commenter ce texte.*

- 1 Auparavant, les francophones étaient qualifiés de "canadiens" alors que les anglophones se définissaient avant tout comme sujets "britanniques."
- 2 De nombreux titres d'ouvrages, de colloques ou de produits culturels mettent en scène l'illustre emblème, dont l'emploi dessine à lui seul le profil d'une dynamique à l'œuvre dans la représentation du rapport entre les littératures du Canada.
- 3 Pour une étude des circonstances dans lesquelles s'est imposée cette dénomination, voir Nepveu.
- 4 Sugars identifie quatre conceptions des ensembles littéraires anglophone et francophones en littérature canadienne comparée: un modèle séparatiste qui conçoit la littérature canadienne et la littérature québécoise comme des entités non reliées; un modèle centraliste qui les englobe sous la désignation littérature canadienne; un modèle bifocal qui allie deux littératures canadiennes d'expression anglaise et d'expression française; et, en fin, un modèle "sovereignty-association" (29) qui situe les deux littératures dans une sorte de "co-operative separatism" (29) au sein d'un contexte multiculturel.
- 5 Chacun de ces groupes s'est par ailleurs doté d'un drapeau qui apparaît sur les programmes d'événements réunissant les "communautés francophones vivant en situation minoritaire au Canada" (Semaine internationale de la francophonie, Québec, 1999).
- 6 Sur cette notion, voir l'ouvrage de François Paré intitulé *Les littératures de l'exiguïté* (1992).
- 7 Selon le portrait statistique des communautés de langues officielles établi par Stacy Churchill d'après le recensement de 1996, la population canadienne comprend une majorité anglophone unilingue estimée à 67,1 p. cent, un groupe bilingue correspondant à 16,3 p. cent et une minorité francophone unilingue évaluée à 15,2 p. cent (1998).
- 8 Voir Brisset.
- 9 Voir Ladouceur.

WORKS CITED

- Atwood, Margaret. *Survival: A Thematic Guide to Canadian Literature*. Toronto: Anansi, 1972.
- Blodgett, E. D. *Configurations: Essays on the Canadian Literatures*. Downsview: ECW, 1982.
- Brault, Jacques. "Notes sur le littéraire et le politique." *Parti Pris* 2.5 (1965): 43-51.
- . *Poèmes des quatre côtés*. Saint-Lambert: Noroît, 1975.
- Brisset, Annie. *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*. Longueuil: Les Éditions du Préambule, 1990.
- Chamberland, Paul. "Dire ce que je suis." *Parti Pris* 2.5 (1965): 33-42.
- Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier. *L'instruction publique au Canada: précis historique et statistique*. Québec: Augustin Côté, 1876.
- Churchill, Stacy. *Nouvelles perspectives canadiennes. Les langues officielles au Canada: transformer le paysage linguistique*. Ottawa: Patrimoine canadien, en collaboration avec le Programme des études canadiennes et le Programme d'appui aux langues officielles, 1998.
- Delisle, Jean. *Au coeur du dialogue canadien: Bureau des traductions 1934-1984/Bridging the Language Solitudes: Translation Bureau 1934-1984*. Ottawa: Ministère des approvisionnements et services Canada, 1984.
- Falardeau, Jean-Charles. *Notre société et son roman*. Montréal: HMH, 1967.
- Fee, Margery. "Imagining Quebec." *Canadian Literature* 148 (1996): 4-9.
- Frye, Northrop. "Conclusion." *Literary History of Canada: Canadian Literature in English*. Ed. Carl F. Klinck. Vol. 3. Toronto: U of Toronto P, 1967. 821-49.
- Girouard, Laurent. "Considérations contradictoires." *Parti Pris* 2.5 (1965): 6-12.
- Godard, Barbara. "Theorizing Feminist Discourse-Translation." *Tessera* 6 (1989): 42-53.
- Kirby, William. *The Chien d'Or (The Golden Dog): A Legend of Quebec*. Montreal: Lovell, Adam, Wesson & Company, 1877.
- Ladouceur, Louise. "Du spéculaire au spectaculaire: le théâtre anglo-canadien traduit au Québec au début des années 90." *Nouveaux regards sur le théâtre québécois*. Halifax/Montréal: Dalhousie French Studies/XYZ, 1997. 185-94.
- MacLennan, Hugh. *Two Solitudes*. Toronto: Collins, 1945.
- Maheu, Pierre. "Présentation." *Parti Pris* 2.5 (1965): 2-5.
- Major, André. "Ainsi soit-il." *Parti Pris* 2.5 (1965): 13-17.
- Martin, Ruth. "Translated Canadian Literature and Canada Council Translation Grants 1972-1992: The Effect on Authors, Translators and Publishers." *Ellipse* 51 (1994): 54-84.
- Mezei, Kathy. "A Bridge of Sorts: The Translation of Quebec Literature into English." *The Yearbook of English Studies: Anglo-American Literary Relations Special Number* 15 (1985): 202-26.
- . "Translation as Metonymy: Bridges and Bilingualism." *Ellipse* 51 (1994): 85-102.
- Miron, Gaston. "Un long chemin." *Parti Pris* 2.5 (1965): 25-32.
- Moisan, Clément. *L'âge de la littérature canadienne*. Montréal: HMH, 1969.
- . *Comparaison et raison. Essais sur l'histoire et l'institution des littératures canadienne et québécoise*. Montréal, HMH, 1986.
- Nepveu, Pierre. *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Montréal: Boréal, 1988.

- Paré, François. *Les littératures de l'exiguïté*. Hearst, ON Le Nordir, 1992.
- Shek, Ben-Zion. "Quelques réflexions sur la 'traduction' dans le contexte socio-culturel canado-québécois." *Ellipse* 21 (1977): 111-16.
- Shouldice, Larry. "On The Politics of Literary Translation in Canada." *Translation in Canadian Literature: Symposium 1982*. Ed. Camille La Bossière. Ottawa: U of Ottawa P, 1983. 73-82.
- Simon, Sherry. *L'inscription sociale de la traduction au Québec*. Québec: Office de la langue française, 1989.
- . "Rites of Passage: Translation and Its Intents." *Massachusetts Review* 21.1-2 (1990): 96-110.
- . *Le trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*. Montréal: Boréal, 1994.
- Stratford, Philip. *All the Polarities: Comparative Studies in Contemporary Canadian Novels in French and English*. Toronto: ECW, 1986.
- . "Canada's Two Literatures: A Search for Emblems." *Revue canadienne de littérature comparée* 6.2 (1979): 131-38.
- . "Literary Translation: A Bridge Between Two Solitudes." *Language and Society* 11 (1983): 8-13.
- Smart, Patricia. "Our Two Cultures." *Canadian Forum* 64 (1984): 14-19.
- Sugars, Cynthia. "On the Rungs of the Double Helix: Theorizing the Canadian Literatures." *Essays on Canadian Writing* 50 (1993): 19-44.
- Sutherland, Ronald. *The New Hero: Essays in Comparative Quebec/Canadian Literature*. Toronto: Macmillan, 1977.
- . "Twin Solitudes." *Canadian Literature* 31 (1967): 5-24.
- Sylvestre, Guy, Brandon Conron et Carl F. Klinck. *Écrivains canadiens/Canadian Writers*.

